

CHARLOTTE CORDAY SUR L'ÉCHAFAUD

Peuple français, avant que s'éteigne ma voix,
Laisse-moi te parler une dernière fois.
Je t'ai toujours aimé de l'amour d'une femme,
Je t'aime, en ce moment que tu me crois infâme.
Je t'aimerais toujours jusqu'au fond du tombeau,
S'il est permis d'aimer dans ce séjour nouveau.
J'aurais pu demeurer sous le toit de mon père,
Y vivre sans soucis, exempt de misère ;
Mais pour te voir heureux, j'ai préféré souffrir.
J'ai voulu te sauver, au risque de périr.
Le sang coulait à flots sur la terre de France,
La mort frappait, partout, la vertu, l'innocence :
Le Christ voyait traîner comme des criminels
Ses prêtres prosternés aux pieds de ses autels.
Nul n'osait résister à l'empire du crime,
Nul n'élèverait la voix, de peur d'être victime.
Alors je me levai : quand les hommes ont peur,
Les femmes, qu'on méprise, à leur place ont du cœur.
Le foyer désormais ne pouvait plus me plaire
Et mon cœur, s'enflammant d'une juste colère,
Je saisis un poignard et j'allai vers Marat
Pour mettre un terme aux jours de ce noir séclerat.
Et tandis qu'il cherchait à ranimer sa vie,
Pour mieux ensanglanter le sol de la patrie,
Soudain je le frappai, dans un effort puissant,
Et lui dis : Vil bourreau, prends un bain dans ton sang.
Il chancela ; l'orgueil empourpra son visage,
J'étais fière de moi, j'admiraï mon courage ;
Je venais de trouver le plus beau de mes jours
Et la France devait me remercier toujours.
Hélas ! moi qui vengeais la justice insultée,
Comment, peuple français, comment m'as-tu traitée !
Je crains de faire injure à ton honneur bien haut,
Mais regarde où je suis, regarde l'échafaud,
Entends autour de moi mille voix en délire
Me demander mon sang, m'insulter, me maudire.
Ah ! tant de fiel peut-il naître de tant d'amour !
Mon âme, cependant, te pardonne, en ce jour.
La haine ne rit pas aux portes de la tombe,
J'ai vingt ans, mais sans pleurs, sans remords je suis.
Si ma main vengeresse a trempé dans le sang, [combe :
Ma main est sans souillure et mon cœur innocent.
Mon poignard n'a percé qu'un affreux homicide.
Inscris, si tu le veux, une strophe perfide,
Au lieu de mon repos, et si, d'un tel affront,
Tu n'avais pas assez pour élever le front,
Foule-moi sous tes pieds, et demande au tonnerre
De s'abattre du ciel sur ma froule poussière.
Pourtui (c'est mon espoir) pourrui que l'avenir,
En t'éclairant, de moi te fasse souvenir ;
Pourtui qu'on pèse, un jour, ce que vaut la justice,
Qui, pour plaire aux tyrans, décrète le supplice ;
Pourtui qu'ouvrant, plus tard, les yeux sur ton forfait,
Tu dises, repentant : " Cette fille m'aimait."

LE PETIT ROSEAU.

Montréal, janvier 1897.

INDISCRÉTIONS FANTAISISTES

La scène se passe sur la terrasse d'un village, à quelques milles de Montréal, sur la rive sud du Saint-Laurent, par un superbe coucher de soleil, encore tout rouge de l'excessive chaleur de la journée : solitude complète au milieu de laquelle dame nature en repos semble offrir ce qu'elle a de gracieux et de poétique : on dirait un profond et saint recueillement avant la prière de l'angelus, tant ce calme respire le beau, l'infini, et traverse délicieusement l'âme ! C'est comme une image rose et bleue, faite de douce rêverie et d'amour ! Le fleuve, d'ordinaire si agité, suspend ses ondulations pour refléter dans ses eaux limpides tout ce suave déploiement de mystère, pendant que, dans le lointain, la chute courroucée des rapides de Lachine murmure furieusement ; que la brise tiède du zéphyre retient son haleine embaumée, de peur d'étreindre les pauvres feuilles qui languissent, amoureuses, dans l'atmosphère enivrante de ce soir d'août. Un cri rieur, échappé à un enfant qui se joue dans les flots, un monotone coup d'aviron, puis le colloque de deux voix, sont distinctement répercutés par l'écho jusqu'à ce côté-ci de la rive.

Cette scène crépusculaire est si belle, si majestueuse qu'elle fait croire à un séduisant et sublime sourire du bon Dieu, à ses heures d'infinie miséricorde !

Réunies sur deux bancs rustiques faisant face à ce tableau, six jeunes filles, toutes pénétrées des grâces qu'émane leur mère la Nature, gardent religieusement le silence, abimées dans une commune extase.

MATHILDA.—Fière Québécoise, porte crânement

une abondante chevelure qui laisse indécis sur la couleur de l'ébène—teint clair—yeux noirs et si petits qu'on y voit à peine, blancs, quand ils rient ; lèvres un peu sensuelles, d'où jaillissent les fusées de son esprit, lequel, comme ses hanches, est souple et fort dégagé ; taille bien prise, démarche vive et hautaine ; type à la fois original et gracieux, provoque l'admiration des hommes, et très... certainement la jalousie des femmes—Ajoutez à cela une hilarité de caractère qui attire et subjugué les plus moroses.

LAURE.—Brunette au teint pâle, dissimule la couleur de ses yeux par un binocle, taille mince—élégante de personne—figure ovale, très douce, excessivement impressionnable, passe de la tristesse à la gaieté avec une transition si brusque, si imprévue qu'elle étonne ; lèvres inférieures légèrement courbées vers le menton, indiquant sa méfiante ironie aux hommes—son front assez large parle éloquemment de l'idéalisme dont son imagination est remplie ; rêveuse sans égale, vogue du ciel à la terre alternativement ; sa voix est douce et craintive, de même qu'une harpe éolienne que la plus légère brise fait pleurer.

LELIA.—Très grande de taille, élancée quoique bien prise, domine ses compagnes et semble avoir conscience de son pouvoir ; teint bronzé et chevelure de créole encadrant symétriquement sa figure à la Madone, lèvres très carminées qui s'entr'ouvrent à travers les rires perlés de sa voix musicale—coquette un peu, beaucoup, captive tout de suite les regards de l'homme, tant par son amabilité radieuse que par la beauté classique de ses traits ; ses yeux parcourent les degrés de ce bleu profond qui fait jurer qu'ils sont noirs ; c'est la femme gracieuse et polie qu'estiment les femmes, qu'adulent les hommes, mais dont nul ne saurait être jaloux parce que beauté fait loi. Elle fait penser à cette déesse de la Fable, dont le sourire semblait répondre par : encore, encore, alors que ses adorateurs brûlaient, à ses pieds, chacun sa part d'encens.

BERNADETTE.—Plutôt petite que grande, blonde, d'apparence froide, rit rarement comme si son cœur allait lui reprocher une gaieté trop bruyante—front large et de ceux qui pensent et réfléchissent beaucoup, fait pour les études difficiles ; ayant pour devise : devoir et raisonnement ; très dévouée à ses amies, mais par contre, d'une réserve excessive à l'égard des hommes, c'est que, très jeune encore, elle apprit par les dures épreuves de l'existence, à se tracer elle-même une ligne de conduite ; favorisée de la fortune, elle la méprise de toute la force de son âme ; ses yeux bleus, d'une douceur infinie, aiment et recherchent les humbles—mais deviennent méchants et froids comme l'acier en face des orgueilleux qu'elle confond de sa main frêle et délicate et du timbre de sa voix persuasive.

LETITIA.—Taille moyenne, très brune ; se fait aisément passer pour sœur de sa cousine Lélia, avec cette différence, toutefois, que ses yeux sont d'un noir vif et très perçants, de même que son teint est fort animé ; très soignée de sa personne, main de marquise, pieds si petits, si mignons qu'un baiser aurait peine à les réunir—minois exquis, tenant de la timidité et de l'espièglerie. Au moral : de nature délicate, généreuse et dévouée, susceptible d'affection profonde, en même temps que d'une haine implacable. C'est la femme faisant de son devoir sa seconde religion, quoique très gaie ; d'une foi ardente, enthousiaste, sacrifiera sa volonté personnelle au bonheur de ceux qui l'entourent. Très prompte à la répartie, on l'appelle généralement Rita, de son petit nom, par allusion à, *fin comme mouche*, se riant un peu de tout sans jamais blesser.

EDOUARDINE.—Grande, brune, traits fortement accentués qui faisant croire à une énergie de caractère qui ne plie pas devant l'obstacle, mais qui dément la douceur de ses yeux noirs ; forêt de cheveux bruns foncés, toujours en révolte, entièrement relevés et retenus sur la nuque à la fière Marie-Antoinette ; lèvres très rouges ; sa voix est douce pour qui la connaît dans l'intimité, mais semble impérieuse à ceux qui s'aventurent à lui imposer leur volonté ; sa voix est de celles qu'on aime à entendre sur le ton de la confiance ; alors, rien d'étonnant qu'elle soit éperdument aimée de l'homme dont elle fait choix entre tous. C'est la

femme qui doit régner—bien que faite pour le dévouement et la sensibilité—Est d'une générosité, d'une sympathie à toute épreuve envers les malheureux, mais fera sentir la supériorité de son raisonnement à ceux qu'elle combat !

Tout à coup, ne pouvant contenir plus longtemps toute la chaleur de son enthousiasme :

—Qu'il fait bon de vivre ! s'écrie Laure.

—Qu'il est doux d'aimer ! répond Edouardine, comme si tout son cœur allait se fondre sur ses lèvres.

—Aimons, aimons encore, aimons toujours ! murmure à voix basse Bernadette.

—N'est-ce pas qu'il doit faire beau et bon au paradis ! continue Letitia, les yeux fixés sur le firmament.

—... Terrestre !... interroge vivement Mathilda.

—Folle ! tu fais toujours dévier le cours de la conversation, toi, reprend Laure d'un accent contrarié.

—Comment ! Mathilda, folle ? Voyons, gare à toi, cousine Laure, tu pourrais peut-être regretter ton qualificatif ; d'ailleurs, moi aussi je consens volontiers à passer pour telle, car, comme Mathilda, je pensai de suite au paradis terrestre, exclame Lélia.

—Pas de mal à ça, je pense, mademoiselle la scandalisée, poursuit Mathilda, puisque c'est Dieu lui-même qu'il l'a bâti et qu'il tolère qu'on le nomme : Bonheur !... Mais, ajoute-t-elle, malicieuse, faut avouer que le Créateur a paru le regretter un peu de l'avoir fait, ce paradis-là. Oh ! oui, par exemple ! à présent, mesdemoiselles les sérieuses, renseignez-moi donc sur la raison authentique du départ d'Adam et de sa compagne de leur délicieux éden !

—Originale !... ricane Letitia, ignores-tu, réellement l'histoire d'Adam et d'Eve !

—Oui, absolument ; je sais qu'on en raconte de bonnes, de vraies histoires admirablement brodées à propos d'un fruit insignifiant, est-ce, là, la raison authentique ? Ah ! bien, moi, je nie énergiquement ces balivernes des temps primitifs.

—Alors !... interrogent-elles toutes, anxieuses de savoir.

—Savez-vous ? je croirais plutôt, continue Mathilda, très naturellement que Dieu pouvait craindre que ce bonheur à deux Le fit oublier d'Adam et d'Eve !... Et l'Ange-concierge ayant crié : à la trahison ! à la perfidie, a fait éclater la foudre sur la tête de nos illustres parents, qui ont paru se révolter parce qu'ils s'inclinèrent sous le poids de l'accusation... et continuèrent à s'aimer dans leur vie d'exil ! Bon ! parlez-moi de ça, c'était de l'amour et du vrai, celui-là ! c'est mon opinion à moi, vous dis-je.

—Qu'il y a loin de cela ! dit Laure.

—Crois-tu que l'affection n'existe plus à ce degré, demande Letitia ?

—Peut-être ! existe elle encore, reprit Bernadette, mais elle doit être bien haut, car les hommes ne peuvent plus y atteindre ; à moins toutefois, que l'amour soit toujours le même... et que les pauvres hommes aient prodigieusement rapetissé depuis ! Ceci expliquerait le mensonge revêtu de l'accent de la vérité, de nos jours !

—Hélas !

—Voyons, voyons, mesdemoiselles les sceptiques, vous n'agacez à la fin. Soyez donc plus confiantes, je vous prie. A vous entendre on croirait à des perfections. C'est du pédantisme, ça. Vous savez bien que la perfection ne patine pas dans les rues, à notre époque ni dans aucun temps passé. Avec cela, vous devenez méchantes ; non l'amour n'est pas synonyme d'hypocrisie ; partout vous rencontrerez des hommes énergiques, qui savent vraiment aimer, seulement pour les comprendre, il faut d'abord croire, et, ensuite vous verrez qu'on n'est guère dépaysée en compagnie de celui qu'on aime, et, qui nous rend notre affection sans commentaires ni restrictions. Il est même très facile, je vous assure, d'aimer des hommes très imparfaits, conclut Edouardine en poussant du coude sa voisine Mathilda.

—Gardien, préparez les chaloupes, commande Arthur, en s'avançant vers les jeunes filles.

—Moi aimer les beaux petits filles canadiens, toutes !

Moi, je les adore ! dirent ensemble Tom et Rodolphe, derrière le groupe.

—Que la paix soit avec vous et avec tous ceux que